Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 10

Artikel: La « Cascarilla »
Autor: Walle, Paul
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256059

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

vrier 1527. Le 24 septembre suivant, il fit son entrée solennelle à Bâle avec une escorte de cinquante chevaliers. Le lendemain il fut installé dans la cathédrale au chant du *Te Deum*.

Ce fut la dernière intronisation d'un évêque dans la vieille cathédrale de Bâle. Le peuple se montra indifférent à un cérémonial qui autrefois mettait en mouvement toute la ville et le diocèse. Le peuple était gagné à la Réforme par l'apostasie en masse des chanoines de St-Léonard et des religieux des couvents de la ville. Seuls les Chartreux demeurèrent fermes et fidèles à leur sainte vocation. [1]) Les défroqués, ivres de liberté, reçurent en récompense de leur félonie le droit de bourgeoisie et une pension alimentaire. [2]) On ferma les couvents, on confisqua leurs biens, on brûla les images, on sécularisa la plupart des églises. Le Conseil, qui était encore catholique, proclama la liberté de conscience. Le reformateur Oecolampade ne fut pas content de cette mesure, il réclama à grands cris auprès du Conseil la domination absolue « du pur Evangile » et la suppression de la messe papiste. Le Petit Bâle demeurait toujours fidèle à la vieille foi catholique. Les catholiques protestaient contre la démarche du prédicant.

(A suivre.)

1) Voir l'histoire illustrée de la Chartreuse Ste-Marie de Bâle, par M. l'abbé Ch. Nicklès, curé de Bure. — Porrentruy, 1903.

2. Ursticius, hist. de Bâle, p. 145

Entre l'homme et l'animal

La physionomie de l'animal révèle ses instincts et ses inclinations, sa manière de vivre, de même que celle de l'homme révèle ses sentiments et ses passions.

Les animaux les plus faibles et les plus inintelligents sont ceux dont le type s'éloigne le plus de celui de l'homme : voyez au contraire ceux dont le rapport a de l'analogie et vous trouverez des qualités et des goûts analogues.

La force hardie, accompagnée de bonté calme, se lit dans le profil du lion et quelques humains se rapportant étrangement à ce type, éprouvent d'égales facultés. A côté du lion, remarquez le porc, indice de bassesse et de sensualité, sa bouche marque la vile gourmandise, son œil la fausseté, le grouin la méchanceté ; méfiez vous de l'être qui aurait une lointaine ressemblance avec le porc. La brebis, dont on retrouve parfois chez les femmes une apparence vague, offre le type de la stupidité, de l'incapacité, de l'impossibilité d'admettre la lutte. Le chien se rencontre souvent dans les types humains. Il annonce la sagacité, l'esprit de recherche, l'abnégation. Le loup et le chien, malgré leur ressemblance, offrent cependant une grande différence dans l'inclinaison du crâne et dans les lignes descendant des côtés du front vers le museau. L'homme qui ressemblerait au loup, n'aurait aucune faculté aimante.

Les visages, chez les femmes surtout, qui ressemblent aux oiseaux à becs courts, à la poule par exemple, dénoncent l'amour de la famille, les analogies avec les oiseaux de proie présagent la hardiesse et l'élévation de la pensée sans sensibilité. Souvent, chez les deux sexes humains, l'avarice et les désirs cupides se marquent par cet ensemble : œil rond et mobile, nez mince, effilé, front fuyant, menton rentrant et effilé. Ils ont alors une similitude frappante avec la pie. On sait que cet oiseau aime à voler les objets brillants et à les cacher dans son nid. Quant aux ressemblances avec les reptiles sans lèvres et les poissons, elles sont assez rares et cependant on les rencontre quelquefois chez les êtres doués d'indifférence pour leur progéniture, de dissimulation, d'égoïsme et pourtant de faiblesse.

Souvent une double analogie se trouve dans un même visage ; il faut s'attacher alors à la prépondérance la plus entière, sans négliger l'influence de la seconde. Bref, tout se tient dans l'échelle de vie, et l'analogiste pourrait encore remonter bien plus haut et bien plus loin. Seulement, il est probable qu'il se perdrait en route.

La « Cascarilla »

Combien, parmi ceux qui journellement ont recours à la quinine et au quinquina pour combattre les accès des fièvres de toutes sortes qui montent à l'assaut de notre pauvre humanité, ou pour reconstituer et fortifier leur sang appauvri, ignorent l'origine de ces bienfaisantes drogues et surtout comment s'est opérée la découverte de l'arbre dont l'écorce précieuse est devenue si indispensable.

Les écorces de quinquina ou « cascarilla » sont surtout produites par le *Cinchona officinalis*, qui croît dans la Cordillère des Andes, depuis les montagnes de *Santa Martha*, en Colombie, jusqu'à *La Paz et Chuquisaca*, en Bolivie, c'est-à-dire sur une étendue de près de 3000 kilomètres au milieu de la nature splendidement féconde des tropiques.

C'était en l'année 1638. Ardents à s'enrichir, et convaincus que le pillage n'était que la rémunération de leurs exploits, les Espagnols entassaient les ruines sur leur passage, dépossédant leurs victimes, massacrant par milliers ceux qu'ils ne réduisaient pas à la servitude la plus abjecte, les accablant de corvées atroces, leur imposant dans les mines, par l'institution de la *mita*, qui, au Pérou seulement, fit dix millions de victimes, des labeurs incessants qui ne finissaient en général qu'avec la mort.

Las d'être écartelés, fusillés, brûlés, beaucoup de ces infortunés Indiens ne voulurent pas se laisser broyer par cette épouvantable servitude ; les uns firent le sacrifice de leur vie en essayant de se venger, les autres suivirent leurs caciques et s'enfoncèrent dans les forêts.

A ce moment, une calamité nouvelle vint s'abattre sur l'ancien empire des Incas. Les Indiens des forêts entendirent parler d'une maladie inconnue dont on était atteint comme par la foudre et dont la mort était le terme ; comme les blancs furent d'abord touchés, les sacerdotes du « Soleil » annoncèrent que l'heure de la vengeance était arrivée.

Le nombre des victimes était immense et ceux qui pleuraient sur les cadavres de leurs fils étaient le lendemain pleurés à leur tour par celui qui survivait les quelques heures d'une agonie cruelle.

Le fléau courut des forêts aux montagnes et de celles-ci revint aux bords du Pacifique, qui devint le cimetière de ceux qui mouraient.

Les pleurs des blancs se confondirent avec

— Oh ! non, non, merci ! pas cela, je ne veux pas cela, dit-il à mi-voix.

— Mais puisque tu nous dis que ton papa est malade, prends donc, cela lui rendra service, insista avec bienveillance Mme de Verneuil.

— Il va mieux ; il nous dit que si maintenant il avait du travail, il serait même tout à fait guéri ! répéta-t-il avec un léger accent de fierté.

Le banquier et sa femme échangèrent un regard.

— Eh bien ! allons voir ce que ton papa est capable de faire ; peut-être pourrai-je lui procurer un emploi, dit M. de Verneuil.

L'enfant eut un cri de joyeuse et vive reconnaissance.

— Oh ! que vous êtes bons !...

Ses mains se joignirent, son regard se rivait sur le visage des protecteurs, et il répétait, ne trouvant que ce mot pour exprimer sa reconnaissance.

— Que vous êtes bons ! Que vous êtes bons !

Puis, suivant sa pensée, il murmura :

— Quand papa avait son magasin, nous étions si heureux ! Maman ne pleurait jamais, alors... Tandis qu'à présent ce n'est plus comme cela, elle est toujours triste, et elle pleure souvent, très souvent quand elle croit que nous ne la voyons pas.

Tous trois s'engagèrent dans l'étroit escalier. Il était humide et boueux, et la neige apportée par les talons en rendait la montée glissante pour le banquier et pour sa femme.

Ils n'avaient pas encore atteint le premier étage, que déjà le petit garçon s'était élancé dans la mansarde, faisant, en mots entrecoupés, le récit de sa rencontre et annonçant à ses parents les visiteurs qui le suivaient.

La chambre, nue et propre, racontait dans une navrante éloquence l'histoire de ces pauvres gens. Le malade étant recouché, Yvonne put offrir à l'élégante visiteuse le fauteuil recouvert de cretonne claire qu'une voisine compatissante avait prêté, et qui était l'unique siège convenable de ce pauvre logis.

Pendant que Mme de Verneuil échangeait quelques mots avec Yvonne, son mari interrogeait rapidement Lenoocy sur ce qu'il avait fait depuis la vente de son magasin, sur ce qu'il se croyait capable de faire en dehors de son métier. Et tout en l'écoutant avec un bienveillant intérêt, il lui posait de temps à autre des questions dont les réponses lui permettaient de mieux connaître les sentiments délicats du bijoutier, et son honnêteté irréprochable.

Cet examen le satisfit sans doute, car, après un assez long entretien, il dit, en observant sur le visage du malade l'effet de sa proposition :

— Mon second comptable doit me quitter dans quelques semaines, peut-être pourriez-vous le remplacer ?... Qu'en dites-vous ? Il me semble que cette situation ne vous conviendrait pas mal.

Le pâle visage de Lenorcy reflèta une joie intense, mais presque aussitôt une nuance pourpre le couvrit, et l'expression d'amertume qui, depuis ses épreuves, lui était habituelle, l'assombrit de nouveau.

— Elle me conviendrait certainement.... Mais je ne puis l'accepter, répondit-il d'une voix sourde.

(A suivre.)

les lamentations des indigènes, et une même fosse recouvrait les restes des oppresseurs et des opprimés.

A cette époque, une femme à l'âme pure, au cœur bon et compatissant était la compagne du vice-roi du Pérou : c'était la belle et douce comtesse de Chinchon, qui adoucissait autant que possible les peines et les cruautés dont étatent accablés les malheureux indigènes, s'efforçant partout de sécher les larmes et d'apaiser la rancœur que les procédés de la conquête faisaient se développer dans le cœur des Indiens ; ceux-ci, en échange, avaient voué un véritable culte à la tendre comtesse.

Mais la maladie n'épargne pas les bons, et la mort était aux portes du palais ; les soins les plus touchants, les efforts de la science, durent se reconnaître impuissants pour retenir le coup qui allait frapper cette femme.

Un soir, à la tombée de la nuit, quand le râle d'agonie se confondait avec les sanglots du peuple, un indigène se présenta avec un rouleau d'écorce à la main ; il demanda à être introduit dans la chambre de la vice-reine, affirmant posséder un talisman pour la guérir.

Arrivé auprès du lit, qu'entourent les médecins, il s'agenouille et dit doucement :

— Puissante comtesse, le bien que tu as fait aux fils des Incas va recevoir sa récompense. Ecoute, et l'espérance va ranimer ton cœur.

Le génie du mal ayant secoué ses ailes maudites sur nos champs et nos forêts, nous fûmes tous touchés par l'aile de la mort.

Je marchai tenant serrée contre ma poitrine ma fille unique, qui était tout le portrait de sa mère, à qui le matin même j'avais donné comme sépulture le tronc d'un arbre au milieu d'un taillis de palmiers.

Son front était brûlant et sa gorge sèche n'avait plus la force de prononcer aucun son, ses yeux seuls demandaient de l'eau. Nous étions en pleine forêt au milieu de la montagne.

Me traînant avec peine entre les fourrés, j'arrivais à une sorte de mare d'eau rougâtre entourée d'arbres aussi vieux que nos forêts, couverts de fleurs blanches semblables par la forme et par l'odeur à celle de l'oranger. Beaucoup de ces arbres, blessés par la main du temps, étaient tombés dans l'eau.

Malgré son aspect peu encourageant, une voix secrète me disant : bois, et je bus à longs trait l'eau amère que je portais à ma fille, qui, à son tour but comme le cerf assoiffé. Deux jours après, ma fille était sauvée ! L'expérience des anciens nous fit reconnaître que cette eau devait sa vertu à l'écorce des arbres qui y étaient tombés.

La haine que nous avons jurée à tous ceux de ta race, nos tyrans, nous fit promettre de ne jamais révéler ce secret ; mais le fléau t'a blessé aussi, toi, et l'amour et la reconnaissance que nous t'avons voués est plus fort que notre haine contre les tiens. Au nom de nos tribus et de nos caciques de sang, je t'apporte des morceaux de cette précieuse écorce, et, en mémoire de tes bienfaits, nous lui avons donné le nom de *cinchona* (depuis *cinchona officinalis*).

La comtesse de Chinchon fut sauvée par la vertu de cette écorce, et dès l'année 1638 la médecine s'est emparée d'elle, y trouvant encore de nouvelles propriétés.

Cette importante découverte est donc due suivant les récits trouvés dans les archives de Bolivie et du Pérou, à une femme, qui, à la beauté du corps joignait la beauté de l'âme, et qui, en pratiquant la charité, avait su comprendre le prix qu'attache celui qui souffre à un regard empreint de sollitude ! »

PAUL WALLE.

Chansons du pays

La Jurassienne

1.

Des bords du Tage à ceux de la Baltique
Entendez-vous le sinistre beffroi ?
Voyez-vous fuir de leur demeure antique
Ces rois saisis de remords et d'effroi ?
Vous qui veillez au sort de la patrie,
Ah ! détournez l'orage peu lointain.
Unissez-vous fils de la Rauracie
Et donnez-vous la main, et donnez-vous la main.

2.

Des séducteurs, ennemis de leurs frères,
Ont dit : Formons deux camps sous deux [couleurs.
Mais répondez à ces voix étrangères :
Le pays seul fera battre nos cœurs.
De nos aînés déplorons la folie,
Notre étendard n'est ni Gaulois ni Germain.
Unissez-vous etc.

3.

Loin de nos rangs, celui qui n'est sensible
Qu'au souvenir de Vienne ou de Paris !
Pierre Pertuis, Réfousse et Mont-Terrible,
J'aime à rêver au pied de vos débris.
Vous avez vu la liberté bannie
Cent fois mourir et renaître soudain.
Unissez-vous, etc.

4.

Cueillons gaiement les fruits de nos cam- [pagnes
Versez, Biennois le vin de vos côteaux.
L'indépendance est la fille des montagnes
Pour nos enfants luiront des jours plus beaux.
Sous les drapeaux de la libre Helvétie,
Que d'âge en âge on chante ce refrain :
Unissez-vous, fils de la Rauracie,
Et donnez-vous la main, et donnez-vous la main.

Carnet du paysan

Le blé du printemps. — La carotte dans l'alimentation du cheval.

La date des semailles du blé de printemps n'a rien d'absolu, elle est, en effet, subordonnée au climat général du pays et aux conditions atmosphériques dans lesquelles se présente la saison. Dans telle région, on les commence dès la seconde quinzaine de février, dans dans telle autre plus froide on attend la fin du mois de mars et c'est la date extrême qu'il ne faut pas dépasser. La zone préférée du blé est celle qui jouit d'une température moyenne de 15 à 16° centigrades.

La question du terrain a une importance au moins aussi grande que celle du climat dns la culture du blé qui se plaît surtout dans les terres franches et profondes, c'est-à-dire celles qui contiennent en formule moyenne, environ 40 à 50 p. cent d'argile, 20 à 30 p. cent de silice, 8 à 10 p. cent de calcaire, 5 à 10 p. cent d'humus, soit par exemple les bonnes terres d'alluvions et celles de certains plateaux constituées par d'anciens fimons.

Dans les terres sèches et très perméables peu profondes, le blé, dit le professeur d'Araules, souffre en été et d'ailleurs ils ne peut pas y développer en profondeur ses nombreuses racines. Dans les sols humides et très compacts, il souffre souvent de l'excès de l'eau et parfois aussi de la sécheresse qui fend, crevasse les sols argileux et les rend durs comme de la brique Les terres légères et très calcaires se soulèvent sous diverses influences et occasionnent le déchaussement de la plante.

On essaye de trouver des blés convenant à chaque catégorie de terre et au climat, mais on n'arrive pas à dépasser un certain à-peu près. Au surplus, l'effort des hybrideurs et des sélectionneurs est surtout favorisé par l'intervention d'une fumure appropriée.

D'ailleurs le cultivateur qui veut imposer les variétés qui ont donné d'autre part d'excellents résultats, mais qui sont nouvelles et pour son sol et pour lui même, doit agir avec beaucoup de prudence. Ces variétés, merveilleuses dans leur pays d'origine, peuvent ne pas convenir dans un sol nouveau et sous un climat différent. Elles ne réussissent que si elles trouvent dans la nouvelle contrée à peu près les mêmes conditions de vie. Il ne faut donc en faire l'expérience qu'en petit d'abord et ne les introduire dans la grande culture que si les essais, poursuivis pendant plusieurs années, sont définitivement satisfaisants.

La meilleure place du blé dans la rotation des cultures est après une plante sarclée. Les plantes sarclées présentent le grand avantage de pouvoir supporter de fortes fumures au fumier de ferme et aux engrais chimiques et les diverses façons culturales qu'elles reçoivent, le stock d'éléments fort lisants qui restent après leur enlèvement, laissent la terre dans les conditions les plus favorables à la production économique des céréales. Si, d'autre part, nous ajoutons que le fumier de ferme apporte souvent les germes de maladies que redoute particulièrement le froment, on comprendra qu'il est plus avantageux de l'avoir appliqué à la culture précédente. A ce sujet, il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que les régions qui produisent les rendements de froment les plus élevés, sont celles où les plantes sarclées occupent la plus grande place.

Le blé de printemps fortifie encore mieux que le blé d'automne cet avantage parce qu'entre les semailles de blé d'automne et l'arrachage des plantes sarclées, le temps manque pour laisser le sol se raffermir après le labour moyen, les hersages ou les scarifiages qui ont été nécessaires à la préparation de la nouvelle récolte qui va lui être confiée. Les façons culturales exécutées avant les semailles de blé de printemps se réduisent, après plantes sarclées, à un labour de faible profondeur complété par scarifiage ou hersage.

Après les autres plantes, l'action du labour plus profond doit être suivie d'un scarifiage et d'un hersage plus énergique et il est souvent bon de recourir au rouleau.

En aucun cas la terre ne doit être pulvérisée à l'excès, mais il importe que tous les grains soit enterrés à la même profondeur et que les vides entre les bandes de labour aient disparu. C'est le seul moyen pour obtenir une levée parfaite et une végétation régulière.

Une des meilleures formules pour le blé sur terres n'ayant pas reçu de fumier de ferme ou sur terres épuisées par une récolte de betteraves ou de pommes de terre est, à 1 hectare la suivante : 300 kil. de superphosphate, 200 kil. de chlorure de po-